

DANS LA PIÈCE DU FOND

✿ ✿ ✿ ✿ ✿ ✿ NEUF NOUVELLES

PAR **W.C. MORROW** ✿ ✿ ✿ ✿ ✿

✿ TRADUITES DE L'AMÉRICAIN

PAR JEAN-BAPTISTE DUPIN ✿ ✿



✿ AUX ÉDITIONS **FINITUDE** -

AU 21 DE LA RUE LAHARPE AU

BOUSCAT ✿ ✿ ✿ ✿ ✿ MMXXII

IL serait inexact de dire que William Chambers *Morrow* n'a pas la place qu'il mérite dans l'histoire de la littérature fantastique : encore faudrait-il qu'on lui en ait accordé une. Dans son essai *Épouvante et surnaturel en littérature*, l'une des premières études approfondies du genre, *Lovecraft* ne lui réserve pas même un strapontin. Pourtant, cet ami d'Ambrose Bierce semblait être destiné à une reconnaissance large et rapide et ce, des deux côtés de l'Atlantique, puisqu'il fut publié en France dès 1901 par la prestigieuse *Revue Blanche*. Il aura finalement fallu un peu de temps, plus d'un siècle, pour que ses nouvelles soient rassemblées dans son propre pays (*The Monster Maker and Other Stories*, *Darkside Press*, *Seattle*, 2000). Elles nous

révèlent une œuvre importante pour l'histoire de la littérature fantastique.

On sait peu de choses des origines de Morrow. Né en Alabama en 1854, il quitte sa famille pour partir en Californie à l'âge de 24 ans. On ne connaît pas les raisons précises de cet exil, mais il est probable que s'il cultivait déjà quelques ambitions littéraires, la vie à San Francisco la cosmopolite, l'effervescente, lui apparaissait plus stimulante que celle qui l'attendait derrière le comptoir de l'hôtel familial. De fait, alors que l'on n'a retrouvé aucune trace d'écrits antérieurs à son départ, son nom apparaît déjà au bas d'une nouvelle publiée dans l'Argonaut, un journal de San Francisco, en juillet 1879, soit six mois à peine après son arrivée. Ambrose Bierce fut lui aussi collaborateur de l'Argonaut de 1877 à 1879 et il est vraisemblable que c'est là qu'il fit la connaissance de ce jeune Rastignac sudiste. Tandis que Bierce est gagné par la fièvre de l'or, Morrow cultive celle de l'écriture: de 1879 à 1882, il publie avec régularité des nouvelles dans l'Argonaut et le Californian, et en 1882, un premier roman, Blood Money, où il met en scène la rapacité et l'absence de scrupules des entrepreneurs de chemin de fer. Mais dès son mariage, il abandonne la fiction et se consacre entièrement au journalisme jusqu'en 1887. C'est alors que le futur magnat William Randolph Hearst l'embauche pour qu'il collabore au San Francisco Examiner. Il y retrouve Bierce et surtout le goût de la nouvelle. Il reprend ses contributions pour l'Argonaut, son style s'aiguise, son inspiration s'affirme: mêlant Poe, Maupassant et

Gaboriau, Morrow invente le fantastique policier. L'un des premiers, il a l'intuition de quelques-uns des grands thèmes qui baliseront la littérature de genre au XX^e siècle: l'angoisse urbaine, la folie meurtrière, et ce mystère qui n'est jamais si opaque que lorsqu'il est à portée de main, derrière une porte, dans la pièce du fond ou dans le comportement d'un proche.

*Il poursuit différentes collaborations et, en 1896, réunit quelques-unes de ses nouvelles dans le recueil *Le singe, l'idiot et autres gens*. Bierce salue le livre comme une « lecture capitale ». En France, la *Revue Blanche* le publie en 1901, et Alfred Jarry s'enthousiasme: « Voici un volume où se réunissent le génie narratif d'un Kipling et le sens de l'horreur d'un Edgar Poe. [...] On n'a encore rien écrit de pareil. »*

Pourtant, ce qui aurait dû lancer la carrière de Morrow semble au contraire l'avoir brisée net. Morrow paraît soudain se désintéresser du genre qui l'a consacré. Sans doute pour des raisons économiques, il ouvre en 1899 un atelier d'écriture, ce qui inspirera à Bierce ce commentaire désabusé: « Quel dommage que Morrow, plutôt que d'écrire bien, apprenne aux autres à écrire mal ». Dans les années qui suivirent, Morrow publiera encore quelques rares nouvelles et deux romans d'aventures sans relief. Il s'éteint en 1923, laissant derrière lui le mystère d'un écrivain dont on ne sait pas très bien qui de lui ou de la postérité n'a pas voulu de l'autre.

L'AUTOMATE HANTÉ * * * * *

LE vieil Erkins avait trois défauts: il était riche, avare et alcoolique. Pour le premier, il était à blâmer, pour le deuxième à plaindre, quant au troisième... mais attendez d'en savoir un peu plus avant de vous forger une opinion. Quoi qu'il en soit, j'affirme — et lorsque vous aurez lu ce que je m'appête à écrire, vous affirmerez avec moi — qu'il fallait le punir. Je ne crains ni la loi, ni même une punition divine pour ce jugement et, si je vous conte cette histoire, c'est simplement parce qu'elle le mérite.

L'ivrognerie d'Erkins était curieusement cyclique. Après plusieurs jours de beuverie, il commençait à avoir

d'horribles visions. Alors, pendant quelque temps, il ne touchait plus à une seule goutte d'alcool. Mais il retrouvait vite son énergie, finissait par rire de ses réticences et se versait un verre. Puis un autre, puis trois, puis quatre et ainsi de suite. Assez rapidement, des serpents et d'autres créatures étranges surgissaient à nouveau des sombres recoins de sa demeure.

Le seul rayon de soleil, dans la vieille vie chancelante d'Erkins, était une jolie jeune fille, tout à la fois sa nièce, sa pupille et sa prisonnière. Elle s'appelait Alice et c'était, à n'en pas douter, la plus triste et la plus jolie fille des environs. Alice avait été élevée par Sarah, une vieille servante toute dévouée à sa mère, qui avait juré de ne jamais, jamais, abandonner la pauvre orpheline, la maison dut-elle grouiller d'insectes. La fidèle Sarah maintenait également en ordre cette demeure qui ressemblait à une prison.

En un sens, le vieil avare aimait sa nièce. N'y a-t-il pas des personnes qui aiment au point de tuer? Mais il y a bien des façons de faire mourir quelqu'un. L'une des plus cruelles étant sans doute d'enfermer une jolie jeune fille dans une grande maison, et de ne jamais laisser un jeune homme ne serait-ce que l'apercevoir. Par pure tyrannie, son vieux chaperon lui avait définitivement interdit de sortir, tout simplement parce qu'elle était accidentellement — oh si accidentellement — tombée amoureuse d'un ingénieur, pauvre mais de tournure agréable, qu'elle avait rencontré à l'église. Avec un ton hautain des plus

insultants, Erkins avait d'ailleurs prévenu ce jeune homme, Howard Rankin, qu'Alice ne saurait le revoir et que n'importe quel coureur de dot qui se présenterait à son domicile, ou chercherait à s'emparer d'elle pour son quart de million, serait reçu à coups de chevrotines.

La seule passion du vieil Erkins était la mécanique. Il possédait des centaines d'ingénieuses machines de toutes sortes, et surtout des pendules faisant une multitude de choses merveilleuses. Dès qu'il lisait un article à propos d'une nouvelle invention, il la lui fallait. Il ne s'en lassait jamais. Cependant il lui manquait une pièce pour compléter sa collection et parfaire son bonheur : il voulait un automate. Il avait lu tout ce qui avait été écrit au sujet de ces hommes mécaniques. Il avait visité des musées et des expositions de figures de cire. Il avait vu des gladiateurs et des zouaves mourir plusieurs morts, encore et encore, mais ils étaient trop évocateurs pour ses nerfs parfois fragiles. Il avait même acheté à grands frais un de ces gladiateurs mourants. Mais, dès sa première ébriété, l'agonie du combattant lui sembla être à l'origine de l'apparition de singes et de serpents en quantité innombrable. Véritablement terrorisé, il massacra la machine à coups de hache.

Howard Rankin, lui, avait un certain génie de l'invention. Connaissant le penchant du vieil homme, il eut l'idée de construire un automate grâce auquel, il le confia

à un ami, il espérait regagner ses faveurs. Son plan devait néanmoins rester secret. Tout ce qu'il révéla était qu'il se doutait de la réaction d'Erkins dès qu'il aurait commencé sa fabrication. Ce qu'il savait aussi, c'est qu'il aimait éperdument Alice. Pourquoi alors ne pas tenter l'aventure ?

Il mit rapidement son idée à exécution et s'enferma dans une pièce au fond de son atelier. Très vite, on parla tant de son entreprise que le vieux collectionneur finit par être au courant. Le travail avançait, et seuls quelques amis avaient le droit de voir le merveilleux automate grandir sous la main de son créateur. L'intérêt d'Erkins, alimenté par les rumeurs, ne cessait de croître. Quelques mois plus tard, il apprit enfin que l'automate était quasiment fini.

Le vieil homme ne put se contenir plus longtemps : il devait voir cette mécanique et l'acquérir. Mais comment faire ? Il avait grossièrement insulté son inventeur, c'était un sérieux obstacle. Il y réfléchit quelques jours, puis lui envoya finalement une lettre dans laquelle il demandait simplement et poliment la permission de venir voir l'automate. Il reçut en réponse une invitation formelle à se présenter à l'atelier. Il se mit aussitôt en route.

Le jeune ingénieur le reçut avec une condescendance courtoise. Les yeux âgés mais perçants d'Erkins brillaient d'impatience. Lorsqu'il s'en aperçut, Howard s'en réjouit secrètement mais, en apparence, il demeura raide et glacial.

— Ainsi vous travaillez à un automate ? demanda le